

## En guise de conclusion Le temps, l'histoire et le planificateur

Philippe Couty\*

Les planificateurs et les praticiens du développement doivent-ils s'intéresser à l'histoire des pays où ils travaillent ? Si oui, s'agit-il pour eux d'acquérir simplement une sensibilité accrue à la dimension temporelle des phénomènes socio-économiques, ou leur faut-il entreprendre systématiquement, à propos de chaque problème et de chaque projet, une analyse historique visant à dévoiler les évolutions en cours, à étudier les erreurs commises autrefois, afin de donner aux décisions un caractère plus réaliste ?

À partir de cas concrets, peut-on montrer notamment que certains choix fâcheux auraient pu être évités si l'on avait pris le temps et la peine de réfléchir aux enseignements du passé ?

Il ne saurait être question de chercher à justifier le choix d'un sujet dont les lecteurs sauront bien peser l'intérêt. Néanmoins, on peut attirer l'attention sur la fréquence croissante avec laquelle l'histoire, l'analyse historique, l'approche historique (ou dynamique) sont présentées aujourd'hui comme des voies de recours. En général, il ne s'agit guère plus que d'allusions et de projets, peut-être d'échappatoires. Quoi qu'il en soit, dans les articles écrits par des spécialistes que leur discipline a cessé de combler, dans les rapports confectionnés par des sociétés d'études soucieuses de faire croire qu'un jour de nouvelles données pourront fonder des interventions efficaces, le couplet sur la nécessité et les vertus de l'histoire devient presque banal. S'il est sincère, cet appel à l'histoire ne nourrit-il pas de vaines espérances ? Ne traduit-il pas une conception qui ferait de l'histoire un outil de plus dans la trousse de l'expert en développement, un instrument supplémentaire dans l'orchestre dirigé par le planificateur ?

En 1883, un esprit aussi averti que Renan [1973 : 163] prévoyait la disparition de l'histoire pour dans cent ans, c'est-à-dire maintenant :

« Je fus entraîné vers les sciences historiques, petites sciences conjecturales qui se défont sans cesse après s'être faites, et qu'on négligera dans cent ans. On voit poindre en effet un âge où l'homme n'attachera plus beaucoup d'intérêt à son passé... C'est par la chimie à un bout, par l'astronomie à un autre, c'est surtout par la physiologie générale que nous tenons vraiment le secret de l'être, du monde. »

Depuis Renan, le vent a tourné. Alors qu'en 1920, Alfred Marshall [1956 : XII] mettait dans la préface de la 8<sup>e</sup> édition de ses fameux *Principes* cette petite phrase

\* Économiste, directeur de recherche à l'ORSTOM.

qui eût enchanté Renan : « *The Mecca of the economist lies in economic biology* », Wick-sell, économiste pourtant particulièrement convaincu de la supériorité du raisonnement logico-mathématique en économie, recommandait sur la fin de sa vie (il est mort en 1926) aux jeunes économistes d'acquérir avant tout une solide culture historique [Seligman, 1962 : 56].

Pour dépasser ces revirements, cherchons à distinguer quels peuvent être, pour un planificateur d'aujourd'hui, les paliers d'intensité du recours à l'histoire.

## I

Commençons par ce qu'on pourrait appeler le niveau minimum. Il correspond à des exigences de simple bon sens, mais en la matière on est bien obligé de reconnaître que le bon sens n'est peut-être pas toujours la chose au monde la mieux partagée.

Critiquant le plan nigérien de 1965-1968, Thénevin [1980 : 56] regrette par exemple que le modèle de développement retenu n'ait pas intégré le risque climatique : « L'absence d'analyse historique est grave car l'étude du passé aurait permis d'éviter l'oubli du risque d'apparition de périodes de grande sécheresse. » Ce risque existe en effet en Afrique soudano-sahélienne, il n'est pas besoin d'être historien pour en avoir entendu parler, mais il est sûr qu'une certaine connaissance des archives le rend davantage présent à l'esprit. Il n'est sans doute pas inutile, par exemple, de se souvenir qu'à la suite d'une série de mauvaises saisons agricoles commencée six ans plus tôt, la situation du Soudan vers 1914 était catastrophique. Il y eut cette année-là plus de 30 000 morts dans le cercle de Ouahigouya, dans l'actuel Burkina Faso, sur un total de quelque 315 000 habitants [Marchal, 1980 : 70]. On peut se rappeler également que c'est à l'occasion de la grande sécheresse de 1738-1756 que le déclin de l'empire du Bornou s'amorça, même si l'écroulement final de cet État doit être attribué à la guerre sainte de 1804-1808, et à la destruction de sa capitale par les armées islamiques... [Lovejoy, 1978 : 658 sq.].

En ce qui concerne les projets ponctuels aussi, d'étranges ignorances se manifestent parfois. Aurait-on construit la station de recherche piscicole de Bagakawa, au Nigeria, sur la rive ouest du lac Tchad, à un endroit qui se trouva peu à peu envahi par les eaux au début des années 1960, si l'on avait su que le niveau du lac varie selon un cycle de longue durée ? Mieux connu aujourd'hui, ce cycle pouvait être pressenti dès les années 1950 par simple comparaison entre l'état du lac à cette époque et celui dont rend compte l'exploration réalisée par le général Tilho en 1905 et 1906 [Tilho, 1910-1914].

On dira qu'il s'agit ici de climatologie et non d'histoire. Reste que ne pas oublier de prendre en compte certaines données essentielles, sur lesquelles les archives ou parfois des documents imprimés facilement accessibles disent tout ce qu'il importe de savoir, c'est bien un minimum. Observons toutefois que derrière cette proposition, se dissimule un « toutes choses égales par ailleurs » qu'il vaudrait mieux expliciter, ne serait-ce que pour s'obliger à en vérifier la vraisemblance. On trouve souvent que cette vraisemblance est douteuse. Après tout, avec un bon système d'information et de transport, les sécheresses sahéliennes auraient pu cesser d'être catastrophiques. Cela veut-il dire que si trop de choses changent, les leçons de l'histoire perdent toute valeur ? La conclusion serait paradoxale : pour

tirer pleinement parti de l'histoire, il faudrait en somme que celle-ci reste immobile. Or l'histoire n'est-elle pas justement l'étude du changement ?

## II

Pour sortir de cette impasse, examinons un autre mode d'utilisation de la connaissance historique, défini par Thénevin [1980 : 69] lorsqu'il étudie le système d'information nécessaire à l'élaboration de la stratégie et de la politique de développement. Il s'agit, nous dit Thénevin, de dévoiler trois choses :

- les tendances d'évolution et les changements à prévoir ;
- les potentialités physiques, techniques ou humaines qui pourraient se réaliser ;
- les contradictions ou tensions futures à résoudre.

On n'arrivera jamais, bien sûr, à une connaissance totale de ces tendances, de ces potentialités et de ces contradictions, mais on peut au moins s'efforcer d'aller le plus loin possible dans chacune des directions indiquées. L'idée qui inspirera cet effort, c'est que certains événements, certaines situations ont leur germe et leur commencement dans une époque antérieure. Tout est lié, le passé annonce et détermine le présent, lequel à son tour pousse l'avenir sur la scène :

« There is a history in all men's lives  
Figuring the nature of the times deceas'd,  
The which observ'd, a man may prophesy  
With a near aim, of the main chance of things  
As yet not come to life, who in their seeds  
And weak beginnings lie intreasur'd. »  
[Shakespeare, II<sup>e</sup> partie de *Henri IV*, acte III, scène 2.]

« Il y a dans toutes les vies humaines des faits qui représentent l'état des temps évanouis ; en les observant, un homme peut prédire presque à coup sûr le développement essentiel des choses encore à naître, qui sont recelées en germe dans leurs faibles prodromes, et que l'avenir doit couvrir et faire éclore. » [Traduction de F. V. Hugo].

Ce thème est éminemment poétique, et Claudel s'y attarde avec jubilation : « Le passé est une incantation de la chose à venir, sa nécessaire différence génératrice, la somme sans cesse croissante des conditions du futur » [Claudel, 1967 : 140]. Transposée dans le domaine scientifique, une telle façon de voir présente au moins un avantage, mais aussi certains dangers.

L'avantage, c'est de consolider, presque à l'excès, l'idée que personne – et surtout pas le planificateur – ne part de zéro. Il n'y a pas de table rase. Comme les chefs d'armée dont parle Tolstoï dans *Guerre et Paix*, les décideurs économiques ne se trouvent jamais au début, mais toujours au milieu d'une série d'événements dont chacun découle de tous ceux qui l'ont précédé. Tolstoï en conclut que le commandant en chef a l'illusion de commander. Son héros, c'est le vieux Koutouzov, qui se contente de gagner du temps en lisant des romans français. Moins négativement, nous pourrions retenir que la connaissance de l'histoire est doublement utile. Elle fait sentir au planificateur enthousiaste la force des enchaînements qu'il devra rompre s'il veut leur substituer d'autres séquences d'évolution. Elle suggère au planificateur devenu plus modeste de rendre ses schémas d'intervention compatibles avec le cours quasi irrésistible des choses.

Venons-en aux dangers. Le premier est facile à éviter. Il naît de la tentation qu'on peut éprouver de réduire les données historiques à des séries statistiques, en particulier lorsqu'on cherche à déceler une tendance. Que cette tentation existe ne fait aucun doute. Dans le document déjà cité, Thénevin [1980 : 26-27] écrit, par exemple, à propos du plan ivoirien 1976-1980 :

« Les problèmes de long terme énoncés par le groupe Côte-d'Ivoire 2000 sont nombreux et ne se limitent pas aux options choisies en définitive par les planificateurs... On ne peut, en particulier, omettre une analyse historique portant sur les mécanismes de développement passés de la Côte-d'Ivoire et les résultats observés, ou sur les relations entre économie ivoirienne et reste du monde. Or, aucune chronique, ne serait-ce que des séries fournies par les comptes nationaux ou statisticiens, n'est fournie par le Plan. »

L'auteur semble suggérer ici qu'il y aurait eu moindre mal si des séries comptables et statistiques avaient été recueillies et analysées. On aurait eu au moins un commencement de lumière sur les « mécanismes de développement passés de la Côte-d'Ivoire ». Pourtant, même chiffrée, la description n'eut pas expliqué ce qui met en mouvement ces mécanismes et ce qui les fait fonctionner à tel ou tel rythme pendant une période. La liste des chroniques donnée par Thénevin [1980 : 70] est longue, mais elle ne permettrait de connaître que des résultats *ex post*, dont le rapprochement ou même la covariation ne signifie pas grand-chose. Il y manquera toujours le compte rendu de ce que Paul Veyne [1978] appelle des *intrigues*, parfaitement singulières et imprévisibles. De ces intrigues, l'analyse de l'expansion arachidière au Sénégal de 1850 à 1960 donne un bon exemple. Derrière les séries statistiques de production et d'exportation, on décèle un faisceau de processus historiques, dont certains ne sont pas mesurables. Il y a la révolution sociale qui mue en paysans les anciens captifs du Cayor, ainsi que les ex-hommes de main des chefs dépossédés. Il y a la transformation d'une illumination mystique individuelle, reçue par un certain Amadou Bamba, en entreprise de colonisation agraire. Il y a la spoliation des Peul du Baol, appuyée par l'administration coloniale... Le résultat, c'est que du premier chargement de 70 tonnes d'arachides parti de Rufisque vers les huileries de Rouen en 1841 [Monteil, 1966 : 189], on passe à 90 000 tonnes exportées en 1900 et presque 1 400 000 tonnes en 1964. Mais ce résultat, même si l'on pouvait le rapprocher d'autres indicateurs chiffrés, ne nous apprend rien sur les ressorts et les moyens dont on vient de donner un aperçu.

Thénevin ne s'enferme en aucune façon dans cette approche statistique. Il prend garde de signaler que l'analyse dynamique comporte aussi, et surtout, une « analyse historique approfondie d'évolution des systèmes de production et des systèmes sociaux », à partir de « monographies et études non statistiques révélant des changements importants dans les comportements, en particulier les mécanismes de décision et les aspirations » [p. 70 et 71]. Mais il y a un deuxième danger, plus subtil, dans lequel on risque de tomber lorsqu'on attend de la connaissance historique qu'elle dévoile des tendances, des potentialités et des contradictions. Si l'on va jusqu'au bout de cette démarche en effet, n'y trouve-t-on pas les mêmes espérances, et peut-être les mêmes certitudes que celles du positivisme ? Auguste Comte écrivait en 1884 à ce sujet : « La doctrine qui aura

suffisamment expliqué l'ensemble du passé obtiendra inévitablement, par suite de cette seule épreuve, la présidence mentale de l'avenir<sup>1</sup>. »

Expliquer doit être entendu ici, me semble-t-il, au sens latin, *explicare vestem* « déployer des étoffes », *explicare volumen* « dérouler un manuscrit ». Expliquer le passé, c'est le démonter et l'étaler comme on dispose les pièces d'un fusil sur une toile de tente pour la revue d'armes. L'histoire à venir serait virtuellement inscrite dans un présent qui, lui-même, était virtuellement inscrit dans le passé. Si nous savions tout, ou le maximum de choses, sur le passé et le présent, nous pourrions prédire l'avenir. Il est possible d'étaler devant nos yeux, à un moment donné, l'ensemble des processus historiques, c'est-à-dire de les faire sortir du temps, de nier le temps. Paradoxalement, le positivisme rejoint ici la connaissance atemporelle et divine des scolastiques, la vision statique et omnisciente du passé, du présent et de l'avenir<sup>2</sup>. Là encore, le recours à l'histoire semble reposer, en dernière analyse, sur une négation et une disparition de la spécificité historique. L'effort de connaissance historique n'aurait d'autre but que de ruiner et d'éliminer son objet.

Parvenus à ce point, il nous reste à nous demander si l'on ne doit pas rechercher dans l'histoire autre chose d'irréductible et d'inentamable, qui serait enfin le changement lié au déroulement même du temps.

### III

« *We must take time seriously. To make a comparison between two situations, each with its own future and its own past, is not the same thing as to trace a movement from one to the other* » [Robinson, 1960 : v].

Un économiste a suivi cette recommandation de Joan Robinson bien avant qu'elle ne fût écrite. C'est Augustin Cournot [1975, chap. 20], lorsqu'il opposait histoire et théorie<sup>3</sup>. Si l'on peut, dit Cournot, remonter de l'état final d'un système, et de proche en proche, jusqu'à son état initial, alors la dimension historique est absente. Le système s'est développé de lui-même, hors du temps. En réalité, quand on veut expliquer l'état actuel d'un système, on devra faire appel à des faits qu'aucune théorie ne peut expliquer ni prévoir. Ce sont ces faits qui sont du ressort de la connaissance historique. Leur nombre et leur importance croissent avec la complication des processus étudiés. On n'a pas à recourir à l'histoire dans la recherche mathématique, alors que les faits d'évolution ont une grande importance en biologie, et une importance primordiale en sociologie.

Autrement dit, les faits historiques entrent dans la catégorie des choses données, immédiates, qui rendent d'emblée superfétatoire et insuffisant tout essai de formalisation. Descartes [1953 : 575] l'avait dit brutalement : « Les philosophes,

1 Cité avec ironie par Marrou [1954 : 11]. On trouve dans le *Discours sur l'esprit positif* d'où est tirée cette phrase, un autre passage encore plus révélateur : « L'esprit positif... peut seul représenter convenablement toutes les grandes époques historiques comme autant de phases déterminées d'une même évolution fondamentale, où chacune résulte de la précédente et prépare la suivante selon des lois invariables qui fixent sa participation spéciale à la commune progression » [Comte, 1971 : 61].

2 Telle qu'elle est décrite par exemple dans la *Somme théologique* : « *Deus autem omnia videt in uno... unde simul et non successive omnia videt* » [I, Qu. 14, art. 7]. Et plus loin : « *Deus autem non sic cognoscit infinitum, vel infinita, quasi enumerando partem post partem, cum cognoscat omnia simul, non successive* » [I, Qu. 14, art. 12].

3 Voir les observations de F. Mentre, à l'article « Histoire du vocabulaire... » [Lalande, 1976 : 415].

en tâchant d'expliquer par les règles de leur logique des choses qui sont manifestes d'elles-mêmes, n'ont rien fait que les obscurcir. » Ces choses manifestes d'elles-mêmes, mais inimaginables, imprévisibles, proviennent de l'invention sociale et témoignent de la multiplicité des cheminements historiques. « Dans les crises, écrit Michel Aglietta [1981 : 19], se forment des conjonctures instables dont l'issue n'est pas contenue dans les processus qui ont participé aux régimes de fonctionnement passés du système. Tout se passe comme si le système était contraint à la mutation, mais que des bifurcations soient possibles, sans que son orientation dans telle ou telle voie soit assignable. En ce sens, on peut dire que l'histoire est invention et liberté. Il n'est pas plus possible d'en décrire un état final que de la soumettre à une raison universelle. Créatrice de toutes les formes sociales et par conséquent de toutes les normes, l'histoire est elle-même au-delà de toute loi. C'est pourquoi cette invention est indissolublement liée à la violence sociale. » Prendre conscience des possibilités ouvertes par cette liberté, cette capacité d'invention et de violence, c'est accomplir bien évidemment un progrès d'un tout autre ordre que celui qui consistait à fouiller le passé pour y collectionner les mises en garde, ou pour en extraire des tendances extrapolables. Il n'y a pas addition d'information, mais changement dans la façon de savoir ce qu'on savait déjà. « L'historien, écrit Marrou [1954 : 265], est l'homme devenu conscient, qui marche les yeux ouverts. »

#### IV

Quand on s'intéresse à l'histoire africaine, cette prise de conscience est en même temps une « décentration », pour reprendre une expression de J. Piaget. Scientifiquement, il s'agit en effet d'un domaine frontière. Longtemps, l'Afrique a été considérée comme située en grande partie hors de l'histoire, et tout l'effort récent a justement consisté à la replacer dans l'historicité. Or, c'est bien à la limite séparant ce qui ressortit à l'histoire et ce qui lui échappe qu'on peut faire le mieux l'expérience de cheminements inhabituels, déconcertants, embarrassants, et pour tout dire nouveaux. Non par vaine curiosité exotique, mais pour mieux comprendre à quel point les ressources de l'invention sociale sont inépuisables. « Ce que l'histoire signifie globalement, écrit Karl Jaspers [1949 : 295], nous l'apprenons peut-être le mieux à partir de ses frontières. L'expérience de ces frontières se fait par confrontation avec ce qui n'est pas l'histoire, avec l'avant (*vorher*) et l'en-dehors (*ausserhalb*). » Toute la question est justement de savoir si l'Afrique se trouve encore, ou s'est trouvée jusqu'à une époque qu'il faut préciser, dans cet au-delà de l'histoire. La réintégrer dans l'historicité, repousser les limites du *vorher* et de l'*ausserhalb*, comme tout nous y convie, c'est donner une configuration plus ample à l'histoire, et donc adopter de nouveaux points de vue sur l'inachèvement et la perfectibilité des sociétés humaines. Car l'histoire n'est pas autre chose : « Pourquoi l'histoire existe-t-elle ? Parce qu'au bout du compte l'homme est inachevé et inachevable... L'inachèvement de l'homme et son historicité sont une seule et même chose » [Jaspers, 1949 : 296].

Il y a des implications très pratiques dans cette expérience. C'est en Afrique que le colonisateur, puis le développeur, ont cru et ont voulu se trouver confrontés

à une société traditionnelle située dans le *vorher* et l'*ausserhalb* de Jaspers. Pourtant la connaissance historique, étendue à la période précoloniale, rend indéfendable l'idée d'une société immobile, se reproduisant à l'identique pendant une période indéfinie. Elle nous persuade que le développement n'est pas un processus simple commençant avec la mise en contact de l'Afrique et de ce qu'on appelle le monde capitaliste, mais résulte d'une combinaison entre la ou les dynamiques européennes et mondiales d'une part, les changements internes aux sociétés africaines d'autre part.

Finalement, on ne peut que partager l'opinion de Gruson : les plans, les programmes de développement se réfèrent à une conception de l'avenir inspirée soit du modèle occidental, soit du modèle soviétique. Conception trop restrictive : l'histoire et l'ethnologie nous mettent devant les yeux la « grande diversité des destins possibles de l'homme » [Gruson, 1977 : 475]. Nous ne pouvons prétendre prévoir les orientations que prendraient les hommes du tiers-monde s'ils mettaient en œuvre librement cet élément de solution qu'est une attitude rationnelle devant les problèmes de production et d'organisation économique. Autrement dit, la rationalité économique ne fournit pas de guide univoque à l'action ; elle permet tout au plus de trier les projets. De ces principes simples, Gruson déduit qu'une véritable politique de développement devrait se donner pour règle d'éviter ou de réduire au minimum toute rupture avec l'état initial de l'activité économique. Mis à part les cas où il s'agit de porter secours à des personnes en danger (en raison de l'évolution démographique notamment), le développement suppose une assimilation véritable des acquis scientifiques de la communauté internationale. Cette assimilation exige des délais, ne serait-ce que parce qu'apprendre, c'est souvent réinventer. En attendant, mieux vaut freiner toute utilisation d'équipements conçus et produits dans les pays développés, mieux vaut ralentir l'importation de produits de consommation achetés à l'extérieur.

\*

Pour en revenir à l'essentiel, il suffit de rappeler avec Veyne [1978 : 204] que « les faits humains sont rares... [qu'] il y a du vide autour d'eux pour d'autres faits que notre sagesse ne devine pas ». Ce qui est pourrait être autre, « c'est assurément une chose curieuse que cette capacité qu'ont les hommes d'ignorer leurs limites, leur rareté, de ne pas voir qu'il y a du vide autour d'eux, de se croire à chaque fois installés dans la plénitude de la raison » [Veyne, 1978 : 216]. Personne n'est installé dans la plénitude de la raison, ni l'historien – lui-même produit de l'histoire – ni le planificateur. Savoir cela change irréversiblement les certitudes en alarme, et les évidences en interrogations. Plus rien ne va de soi, et d'abord parce qu'il faut désormais éliminer les fantômes du langage, le mot « développement », par exemple.

## BIBLIOGRAPHIE

- AGLIETTA M. [1981], « Crises et transformations sociales », *Problèmes économiques*, 1723, 13 mai 1981 : 17-22.
- CLAUDEL P. [1967], « Art poétique, connaissance du temps », *Œuvre poétique*, Paris, Gallimard : 121-145.
- COMTE A. [1971], « Catéchisme positiviste. Appel aux conservateurs. Discours sur l'esprit positif », *Œuvres*, XI, Paris, Anthropos.
- COURNOT A. [1975], « Essai sur le fondement de nos connaissances et sur le caractère de la critique philosophique », *Œuvres complètes*, X, Paris, Vrin.
- GRUSON Cl. [1977], « Une politique de développement pour le tiers-monde : ses données technico-économiques », *Revue Tiers-Monde*, XVIII (71), juillet-septembre 1977.
- JASPERS K. [1949], *Vom Ursprung und Ziel der Geschichte*, Zurich, Artemis Verlag, 360 p.
- LALANDE A. [1976], *Vocabulaire technique et Critique de la philosophie*, 12<sup>e</sup> édition, Paris, PUF, 1323 p.
- LOVEJOY P. E. [1978], « The Borno Salt Industry », *The International Journal of African Historical Studies*, XI (4) : 629-668.
- MARCHAL J.-Y. [1980], *Chronique d'un cercle de l'AOF, Ouahigouya (Haute-Volta), 1908-1914*, Travaux et Documents de l'ORSTOM, 125, Paris, ORSTOM.
- MARROU H.-I. [1954], *De la connaissance historique*, Paris, Le Seuil, 318 p.
- MARSHALL A. [1956], *Principles of Economics*, 8<sup>e</sup> édition, Londres, MacMillan, 731 p.
- MONTEIL V. [1966], « Une confrérie musulmane : les Mourides du Sénégal », *Initiations et Études africaines*, XXI : 159-202.
- RENAN E. [1973], *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, Paris, Garnier-Flammarion, 312 p.
- ROBINSON J. [1960], *Exercises in Economic Analysis*, Londres, MacMillan, 242 p.
- SELIGMAN B. B. [1962], *Main Currents in Modern Economics*, New York, Free Press of Glencoe, 887 p.
- TILHO J. [1910-1914], *Documents scientifiques de la mission Tilho (1906-1909)*, Paris, Imprimerie nationale.
- THÉNEVIN P. [1980], *Planification intégrée et Système d'informations*, note AMIRA, 30, 81 p. multigr.
- VEYNE P. [1978], *Comment on écrit l'histoire, suivi de Foucault révolutionne l'histoire*, Paris, Le Seuil, 242 p.